ROBESPIERRE

ET

BUONAPARTE,

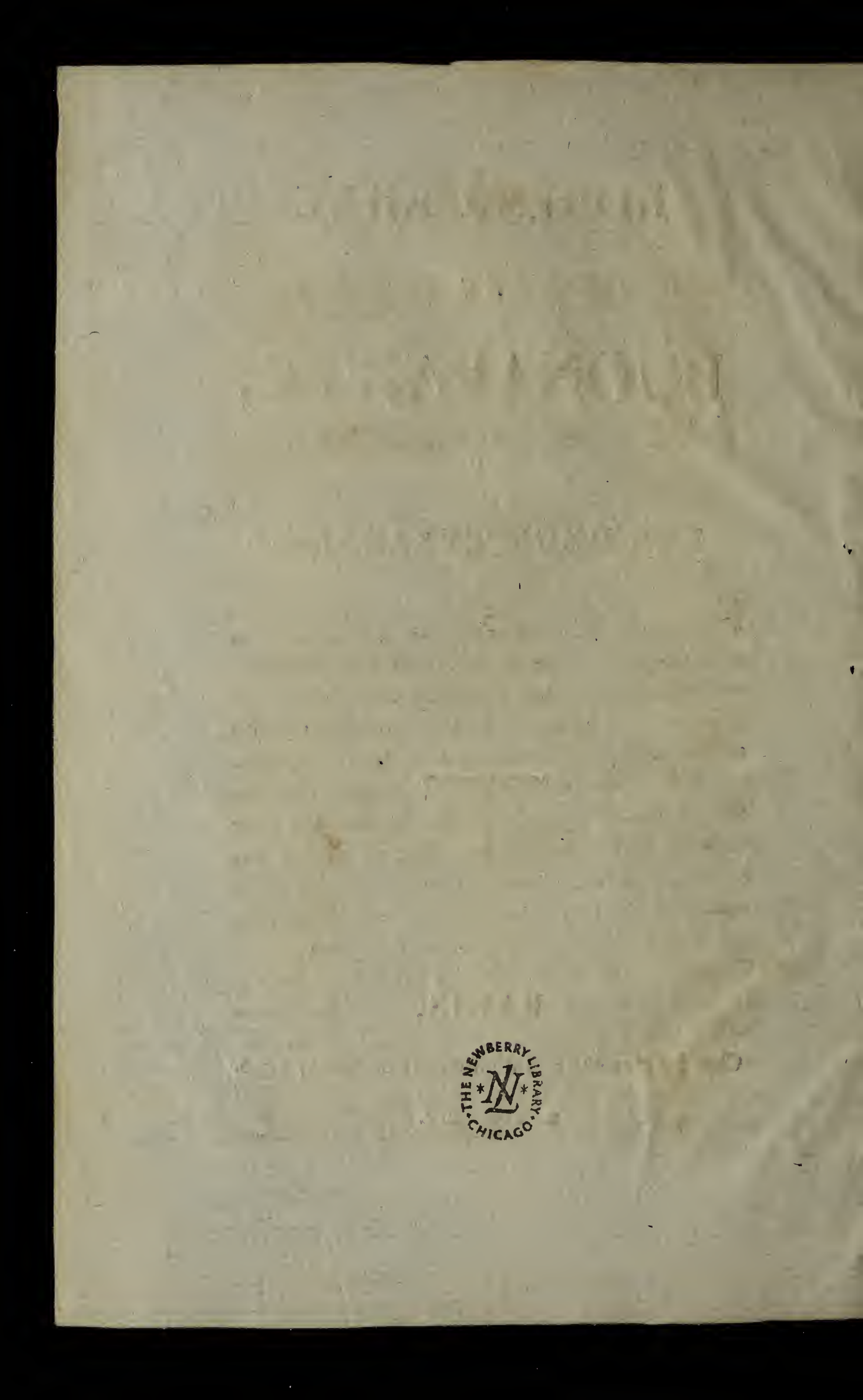
OU

LES DEUX TYRANNIES.

PARIS,

Chez Le Normant, Libraire, rue de Seine, n.° 8.

M. DCCC. XIV.



ROBESPIERRE

ET BUONAPARTE,

OU

LES DEUX TYRANNIES.

En voyant les atrocités dont Buonaparte se rend coupable, on se demande avec amertume, quelle est donc cette nation française qui depuis le moment où elle a prétendu conquérir sa liberté, a créé, par sa faiblesse, deux tyrannies, l'une méprisable, absurde, incapable de calcul, revêtue des formes les plus abjectes et armée des moyens les plus vils; l'autre sombre, atroce, implacable dans ses vengeances, et qui prodigue au dehors le sang que l'autre faisait couler sur les échafauds? Et quoi! cette nation qui se croyait la mieux civilisée, qui exerçait sur l'Europe l'empire du goût et de l'urbanité; la nation qui, au commencement de la révolution, ne parlait que de venger les droits de l'humanité, qui appelait les peuples à l'indépendance, au bon-

heur ; cette nation n'a été, depuis sa prétendue émancipation, qu'un instrument pour sa propre destruction et pour celle des autres peuples. Il semble que pour montrer le danger des bouleversemens politiques, la Providence ait voulu que tous les résultats de cette grande commotion, qui avait été opérée en France, fussent diamétralement opposés à ceux dont on avait présenté l'illusion à un peuple abusé. Quand on parlait aux Français de leur dignité, ils obéissaient aux hommes les plus abjects de la terre ; ils étaient forcés de se prosterner devant eux avec un respect presque religieux. Au moment où de toutes parts ils faisaient retentir les chants de la liberté, ils étaient entassés dans les prisons pour un geste équivoque, pour un mot, pour un signe ; quand ils croyaient venger les droits de l'humanité, ils étaient traînés à l'échafaud sans prétexte et sans jugement ; ils tombaient par milliers sous la hache révolutionnaire. Quand on voulait leur persuader qu'ils étaient tous frères, on les armait les uns contre les autres ; on forçait l'ami à tuer son ami ; on employait ces mêmes soldats, tirés du sein de la nation, à se prêter aux exécutions les plus terribles, les plus sanguinaires ; à diminuer avec une effrayante rapidité la population du pays dont on appelait les défenseurs ; enfin, au nom de l'égalité, des hommes se disant les délégués, les représen-

tans du peuple, exerçaient une tyrannie arbitraire, despotique, exigeaient des hommages serviles, une soumission aveugle, et se maintenaient, malgré le vœu national, dans des fonctions usurpées. Tel est le rapide aperçu de la première tyrannie.

La deuxième, celle sur laquelle la France et l'Europe gémissent, s'est établie par des moyens plus grossiers à la vérité, mais bien plus dangereux, et par des moyens qui, sans être aussi révoltans au premier coup-d'œil, ont préparé de plus grandes catastrophes.

Celui qui est aujourd'hui (1806) le chef exécrable de ce despotisme, voulait, disait-il, rendre à la nation une paix durable, une liberté sage, une égalité raisonnable ; il lui promettait une administration paternelle ; enfin il voulait cicatriser toutes les plaies que la révolution avait causées, et réaliser toutes les espérances qu'elle avait fait naître. La nation se confia dans ces aperçus perfides ; elle se soumit à celui qui les lui offrait ; elle lui livra, ainsi qu'à ses tyrans démagogiques, ses trésors et ses enfans. Ici elle a été encore plus abusée que dans la première époque de son esclavage, ses maux durent plus long-temps, ils auront des suites plus funestes.

On lui montra d'abord les apparences de la république, apparences trompeuses, semblables à ces toiles décolorées qui cachent aux

spectateurs les apprêts du drame sanglant qui va se jouer sur le théâtre. Pendant qu'on paraissait raviver un gouvernement qu'elle n'aimait pas, on dirigeait ses regards et ses vœux vers celui qu'elle avait toujours regretté ; on lui montrait la possibilité d'une restauration qui devait lui rendre ses anciennes lois et peut-être ses anciens maîtres ; c'était ainsi qu'on endormait son énergie , qu'on trompait ses désirs et qu'on provoquait ses sacrifices. Elle ne prit aucune précaution contre les tentatives de celui qui aspirait au pouvoir suprême, parce qu'elle les croyait ridicules, impraticables ; et quand elle s'attendait à voir appeler au trône une dynastie auguste, elle se vit réduite à la honte de consacrer, par ses suffrages , l'élévation d'une famille obscure , odieuse, méprisable. Alors se développa ce système , qui tout en soumettant les Français à un gouvernement cruel , hypocrite et ambitieux , devait ne leur laisser , des habitudes de la révolution , que ce courage farouche qu'ils avaient déployé contre les armées étrangères, que cette valeur exaltée qui ne connaît ni dangers ni obstacles. Cette nouvelle tactique révolutionnaire , ces nouveaux moyens de dépopulation , de terreur au dehors et au dedans , devaient opérer bien plus de ravages , entasser plus de ruines, plus de cadavres qu'une tyrannie qui n'avait exercé ses fureurs que dans l'intérieur de la France,

et avait laissé toutes les grandes puissances de l'Europe presqu'intactes.

Depuis qu'on leur a promis l'aisance, de nouvelles taxes ont sans cesse augmenté leur misère, de nouvelles guerres ont arraché à l'agriculture, aux sciences, à l'industrie les individus dont le fanatisme révolutionnaire lui-même avait reconnu l'utilité et respecté les travaux. Ce que la tyrannie de Robespierre n'avait pas opéré, celle de Buonaparte l'a accompli. Le caractère national avait été froissé pendant le régime de la terreur, mais il n'avait pas été altéré entièrement; une seule circonstance pouvait lui rendre son énergie; on voit même que cette énergie s'est montrée depuis dans la haine que tous les Français avaient vouée aux révolutionnaires, et dans la réaction qui s'était opérée contr'eux. Mais Buonaparte a détruit ce caractère en paraissant vouloir le ranimer; il l'a façonné à l'esclavage en lui promettant l'indépendance; il l'a plongé dans l'opprobre en paraissant lui faire voir la perspective de la gloire. Les tyrans révolutionnaires avaient tout employé pour associer le peuple à leurs crimes, afin qu'en perdant l'espoir du pardon, il perdît aussi le désir de rappeler des maîtres aussi cruellement outragés par lui. Buonaparte a employé la même tactique, pour que les Français vissent leur sûreté dans son existence. En les armant contre l'univers entier, il les

a rendus pour l'univers entier un objet d'effroi et de haine. Il ne leur a point permis d'être généreux après la victoire, fidèles à leurs traités, reconnaissans envers les peuples amis. Non, il convenait à ses vues qu'ils fussent sans pitié pour les vaincus; qu'ils traversassent les pays conquis comme la flamme qui dévore tout; qu'ils foulassent aux pieds les engagemens les plus anciens comme les plus sacrés, et qu'ils commissent de plus grands outrages contre les peuples amis, que contre ceux qui avaient été constamment en guerre contre la France révolutionnaire. Au moment que la nation française a permis à ce système de se développer, et qu'elle en est devenue l'instrument, elle a dû craindre le ressentiment des autres nations opprimées par elle, et elle a dû se croire liée, par nécessité, au succès de cette ambition qui ne peut être satisfaite que par le bouleversement du monde entier.

Il n'est aucun peuple qui ne soit séduit quand on lui fait voir la perspective d'une domination universelle, et qui ne soit consolé de ses sacrifices par l'illusion de la victoire. Ces prestiges devaient agir d'autant plus puissamment sur les Français, qu'au moment où Buonaparte est venu ranimer en eux l'esprit militaire et l'ardeur des conquêtes, ils avaient éprouvé de grands revers, et voyaient chaque jour s'évanouir le fruit de leurs anciens triomphes. Cet

homme,

homme, avec une activité qui met tout en mouvement autour de lui, avec une décision qui soumet toutes les volontés, avec une violence qui brave tous les obstacles, a ranimé, excité, entraîné cette nation découragée, et lui a montré dans de nouveaux efforts une gloire immense, une paix assurée et un repos durable. Après l'avoir ainsi engagée dans de nouveaux combats, il l'a compromise, avec tous les peuples de l'Europe, qui la regardent depuis long-temps comme l'auteur de leurs maux et de leur esclavage, et il l'a placée dans la nécessité de les réduire au dernier degré d'abaissement et de faiblesse pour n'avoir plus rien à craindre de leur vengeance.

C'est le lien de cette grande complicité qui a formé entre le peuple français et lui une espèce d'association solidaire, dans laquelle l'un fournit ses trésors et son sang, tandis que l'autre y apporte son étonnante fortune, son insatiable ambition et son atroce politique. Cette association serait bientôt brisée par des revers ; mais tant qu'elle sera consacrée par des victoires, ou plutôt par des renversemens qui étonnent l'imagination, même de ceux qui les opèrent, elle subsistera.

C'est par une suite de cet accord tacite que la nation française qui, dans l'intérieur, est soumise aux misères, à la dégradation de l'esclavage, se montre à l'extérieur avec les mœurs

farouches, l'audace et la férocité des peuples conquérans. Il semble qu'elle consente à être décimée, rançonnée, avilie, pourvu qu'en échange on la mette à l'abri du ressentiment des autres peuples de l'Europe, et qu'on lui donne des victoires en compensation de ses sacrifices. Ceci explique comment les Français se sont soumis à une seconde tyrannie, après tous les forfaits que la première avait enfantés, et toutes les imprécations dont ils l'avaient chargée après sa chute.

Il est vrai que celui-ci a procédé par des gradations habiles, et qu'elle s'est établie avant même qu'on soupçonnât son existence. Quand elle a levé le masque, elle n'a point eu de de moyens nouveaux à développer. Elle avait opprimé le peuple en lui promettant des lois justes et stables ; elle avait fait couler le sang au nom du repos public ; elle avait, au nom de la paix, répandu la douleur dans toutes les familles ; il lui suffit donc, quand elle se montra tout-à-coup, de déclarer que tout ce qu'elle avait exigé jusque-là, sous différens prétextes, elle le prescrivait maintenant pour l'avantage d'un seul individu et pour l'élévation d'une nouvelle famille ; elle a dû montrer seulement un peu plus d'effronterie dans sa marche, sans avoir recours à des moyens plus arbitraires. Comme son origine est purement révolutionnaire, elle a des caractères de ressemblance

très-frappans avec la tyrannie décemvirale ; mais en les rapprochant, on trouve que celle-ci, plus révoltante dans ses exécutions, plus aveugle dans l'emploi de ses moyens, n'était ni aussi redoutable, ni aussi atroce que l'autre. Sa dévorante action s'exerçant sur ses ennemis, comme sur ses instrumens, elle devait trouver un terme dans la terreur ou dans la division de ceux qui l'avaient organisée. Celle d'aujourd'hui, au contraire, plus ferme dans sa marche, systématique dans ses entreprises, secondée de tous les artifices de la perfidie, environnée de tous les succès qui maîtrisent les esprits, doublement appuyée sur la soumission de la France et l'esclavage de l'Europe, et les faisant réagir l'une sur l'autre, saisit les imaginations plutôt qu'elle ne les révolte par sa marche sombre et calculée, et consomme ses attentats dans l'ombre. Elle n'expose point devant le public les cadavres de ses victimes, elle les ensevelit en silence ; elle ne fait couler le sang sur les échafauds qu'autant qu'elle le juge nécessaire pour arrêter les conspirations. Buonaparte ne tue pas les vieillards comme sous la tyrannie de Robespierre, mais il leur ôte l'appui de leurs dernières années ; il n'immole pas les mères ni les enfans à la mamelle, mais il dévoue au combat, à la mort le tendre espoir des familles. La nature même de la tyrannie décemvirale entraînait une fer-

mentation sourde qui empêchait l'esprit public de s'éteindre dans l'insouciance ou l'apathie ; l'action préparait une réaction terrible, inévitable ; le supplice des scélérats que les factions envoyaient tour-à-tour à la mort, leurs discordes, leurs accusations, consolaient l'homme de bien de ses maux, et lui persuadaient chaque jour que le crime prépare lui-même ses propres châtimens. La partie saine de la nation ne prenait aucune part à toutes ces horreurs ; elle les détestait, et son silence annonçait aux tyrans populaires combien elle les méprisait. Ceux-ci ne trouvaient des instrumens que dans la classe la plus vile de la société, aussi leurs actes portaient une empreinte d'ignorance et de férocité qui épouvantait l'opinion, et l'empêchait d'en devenir complice.

Mais cette jeunesse, qui est systématiquement entassée dans les armées de la nouvelle tyrannie ; mais cette opération régulière, nécessaire, calculée sur la marche du temps, qui montre d'avance aux familles le moment de leurs douleurs, et aux enfans le commencement de leur supplice ; mais ces assassinats exécutés aux flambeaux, dans le fond des forêts ; mais ces tortures infligées dans les mystères des donjons ; mais ces victimes qui disparaissent chaque jour, et dont il est aussi dangereux de rechercher le sort que de pleurer la perte ; mais cette décomposition gra-

duelle, journalière, de toutes les habitudes, de toutes les opinions, de tous les sentimens qui formaient le caractère national ; mais cette jeunesse nouvelle, dévouée ou corrompue par des guerres injustes, accoutumée à ne connaître ni patrie ni famille, à regarder les autres peuples comme des esclaves, et tous les pays comme leur proie ; mais cette jeunesse ignorante, qui s'accoutume à n'obéir qu'au tyran, parce que c'est de lui qu'elle attend le signal des conquêtes et la récompense de la bravoure ; mais tous ces hommes qui, persécutés sous la première tyrannie, auraient eu honte d'acheter leur vie ou leur liberté en paraissant la servir, et qui depuis ont dévoué leurs talens au nouveau despotisme...... Tout cela n'est-il pas mille fois plus effrayant (quoiqu'il révolte moins au premier coup d'œil), que ce régime qui fut brisé, dès que l'impulsion et la vive effervescence qui l'avaient enfanté eurent atteint leur degré de violence, et que celui qui l'avait secrètement dirigé eut montré des prétentions et se fut isolé de ses complices ? Cette tyrannie traversa rapidement la France comme la flamme qui ne laisse point de corruption après elle, tandis que celle de Buonaparte peut-être comparée au débordement d'un fleuve qui laisse après lui des cadavres et des eaux stagnantes qui engendrent la peste.

La nouvelle tyrannie a pris sur-tout un caractère de perfidie, de corruption et d'atrocité, depuis qu'elle est presqu'entièrement dirigée par Buonaparte. Il était loin d'avoir l'habileté nécessaire pour diriger un gouvernement naissant, pour organiser une administration qui remediât aux désordres précédens. Il appela donc autour de lui des hommes éclairés, qui donnèrent d'abord une direction assez sage au gouvernement ; mais chaque fois qu'échappant à leurs conseils, il voulut se montrer seul, ses emportemens et son extravagance ont étonné ceux-mêmes qui s'obstinaient à attribuer à son génie la révolution qui le plaçait au faîte du pouvoir, et l'habileté avec laquelle son gouvernement dirigea d'abord l'opinion.

C'est sur-tout lorsqu'il se crut assez puissant, assez ferme pour oser aspirer à un titre souverain, que s'isolant tout-à-coup des hommes sages qui avaient retenu ou pallié ses emportemens, il montra au monde épouvanté toute la profondeur de son caractère. Monté sur le trône, son audace s'est accrue et sa férocité n'a plus été déguisée. Après la bataille de Marengo, il ne désola point l'Italie ; il parut même vouloir sincèrement la paix ; mais il écoutait quelques conseils, et ses emportemens étaient contenus par l'influence de ses coopérateurs. Mais depuis qu'il a tenu seul les rênes de l'Empire, sa vio-

lence n'a point eu de bornes, n'a plus employé de palliatif, elle a empoisonné tout le cours de l'administration politique. Dès-lors, ses menaces contre les peuples, ses emportemens contre les souverains, ses manifestes, ses libelles ont annoncé au monde qu'une nouvelle ère commençait, dans laquelle un conquérant brutal s'affranchirait de ces formes tutélaires qui donnent de la dignité aux rapports des souverains entr'eux; irait chercher, jusque dans leur vie privée, dans leurs affections domestiques, des prétextes pour les outrager et pour les accuser aux yeux de l'univers; jouirait de leurs souffrances, de leur abaissement et de leurs larmes, et contemplerait avec un plaisir barbare ces têtes augustes dépouillées du diadême, et exposées à tous les outrages de l'adversité. Ne nous rappelons pas ces bulletins scandaleux dans lesquels il confondait, avec un art perfide, les récits de quelques anecdotes de cour avec le tableau des opérations militaires, qui consommaient la ruine des souverains qu'il outrageait. Ne nous rappelons pas l'expression d'une pitié révoltante qu'il prodiguait à l'empereur d'Autriche, après l'avoir chassé du palais des Césars; ni son langage féroce contre la reine de Naples; ni ses allusions aussi perfides que scandaleuses contre la reine de Prusse. Tous ces instans du drame horrible dont nous som-

mes les tristes témoins, ne peuvent être comparés à ceux qui semblent devoir en déterminer le dénouement; et qui appartiennent exclusivement au caractère de Buonaparte.

FIN.

Portrait de Buonaparte.

dans l'art de gouverner instruit par Robespierre
j'ai mis en action ses maximes d'Etat.
jacobin, général républicain, Soldat
de tous les Novateurs j'ai suivi la Carriere.
j'ai porté le turban, le Casque le bonnet.
j'adorai jesus christ, j'encensai Mahomet,
j'ensanglantai le nil et le Rhin et le Rhône
j'ai trompé l'univers, voila mes droits au trône.